

de la faire paraître sur le Théâtre-Italien. Ce qui est certain, c'est que, le 6 novembre de cette année 1843, M^{me} Grassini se montra pour la première fois à ce théâtre en jouant, dans *gli Orazii e Curiazii* de Cimarosa, le rôle d'Orazia, qui avait toujours été l'un des plus beaux triomphes de sa carrière, et qui ne pouvait que lui valoir un nouveau succès. Celui-ci ne lui fit pas défaut. « La célèbre madame Grassini, disait le *Mémorial dramatique*, regardée avec raison comme la meilleure *prima donna seria* qui existe en Europe, ayant daigné céder aux instances de M. Paër, directeur général du Théâtre-Italien, qui désirait parer d'une manière brillante aux malheurs qu'on venait d'éprouver, a obtenu le plus brillant succès dans le rôle d'Orazia; elle possède une voix délicieuse qui va au cœur, une figure charmante et le rare talent d'une actrice parfaite. Si l'administration connaissait bien ses intérêts, elle devrait faire tous les sacrifices pour l'attacher à l'Odéon (1). M^{me} Grassini, MM. Crivelli et Tacchinardi, voilà les seuls artistes capables de faire goûter l'opéra sérieux à Paris, et n'en déplaise au rédacteur du feuilleton de la *Gazette de France*, l'opéra sérieux, bien monté et bien exécuté, vaut sans doute l'opéra bouffon (2). »

Cependant ce fut, malgré son succès, la seule apparition publique de M^{me} Grassini, et elle ne joua pas d'autres ouvrages au Théâtre-Italien. Et je crois bien aussi qu'à partir de ce moment elle n'eut plus guère l'occasion de paraître à la cour. La situation de la France, devenue terrible, n'était pas propice aux fêtes musicales. Les événements politiques se précipitaient, le sol était envahi par les armées étrangères et Napoléon, malgré les prodiges opérés par lui dans cette campagne défensive et qui dépassaient peut-être tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, devait succomber sous le nombre et s'acheminait vers son abdication. Dans ces conditions, que devint le personnel de la musique de la chambre? Il fut licencié, sans aucun doute, ou peut-être se dispersa-t-il de lui-même, et spontanément.

(A suivre.)

ARTHUR POUGIN.

BULLETIN THÉÂTRAL

BOUFFES-PARIISIENS. — *La Pèlerine écossaise*, comédie en trois actes, de M. Sacha Guitry.

Ce n'est rien, et c'est charmant, et c'est amusant, et c'est plein, tout de même, d'une très saine philosophie. Époux modernes, venez y prendre deux conseils. Le premier, que dans un ménage où l'on s'aime, si d'aventure il s'y produit quelque heurt, il ne faut jamais se hâter aux décisions extrêmes : on les regretterait plus tard. Et le second, que trop de sang-froid, trop de laisser-aller, de négligence, par exemple, dans la tenue, n'y valent rien pour le bonheur et risquent même de le détruire. — Menu détail, pensez-vous. — Mais le détail, les menus faits, n'est-ce donc pas la trame de la vie? Chose fragile, notre bonheur, surtout le conjugal, puisqu'il dépend des vétilles d'une constante intimité. « Ne rien prendre au tragique et tout prendre au sérieux », c'est la sagesse de l'homme d'état, et c'est la politique des époux avisés.

Voilà pourquoi, fût-ce à la mer, fût-ce au mois d'août, gardez-vous bien, madame, de rester tout le jour en peignoir, et vous, monsieur, en pijama. Un brin de coquetterie, dans le ménage, c'est une forme de l'affection, qui ne va pas sans respect mutuel. Voyez le cas de Françoise et de Philippe. Ils s'aiment bien, pourtant. Mais de porter, Philippe, un vieux complet, une vieille casquette, Françoise de s'affubler d'une horrible pèlerine, ils s'imaginent par là se prouver leur amour !... Erreur !... Erreur !... qu'arrive-t-il ? Il arrive une jolie femme, il arrive un joli garçon, l'un et

(1) C'est dans la salle de l'Odéon que se donnaient alors les représentations de l'Opéra italien.

(2) A propos de cette reprise des *Orazii*, qui restent, dans le genre dramatique, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de Cimarosa, comme, dans le genre bouffe, son *Matrimonio segreto* reste un modèle inimitable, le fameux Geoffroy, feuilletoniste du *Journal de l'Empire*, devenu célèbre par sa platitude et sa vénalité, et qui d'ailleurs aimait et comprenait médiocrement la musique, s'exprimait ainsi sur le compte de l'œuvre et de l'auteur : — « Cimarosa, célèbre par la grâce, osa monter sur le ton héroïque son luth fait pour les amours. Tel qu'Anacréon qui voulait chanter les Atrides et Cadmus, Cimarosa a essayé de chanter les Horaces et les Curiaques; sa lyre, comme celle d'Anacréon, s'est trouvée trop faible... Il me semble voir dans Cimarosa rival de Corneille un petit Cupidon luttant contre un Hercule. Le musicien essayant des notes sur un sujet si austère me représente l'Amour dans le ballet de *Télémaque*, essayant ses flèches sur la peau dure de Mentor et en émoussant la pointe au lieu de l'enfoncer... » Il y en a long comme cela, et pourtant l'excellent Geoffroy avait là une bien belle occasion de se taire.

l'autre très soignés. Alors, un double flirt; alors, double querelle, et vellités de divorce... si la prévision de leur vie gâchée ne ramenait enfin ces deux sots au bon sens et ne conjurait l'absurde rupture.

Très juste, donc, tout cela, d'une observation délicate où l'esprit et la bonté se rejoignent, et d'autant plus agréable dans l'édification que la pièce, Dieu merci, ne ratiocine pas, que la sagesse y reste plaisante, avec l'allure du gai caprice, la fantaisie de l'humour, et se colore au dénouement d'émotion et de tendresse. La scène est vraiment charmante, parce qu'elle est humaine, où l'égoïsme de leur amour, où la peur, s'ils se quittent, d'en souffrir plus eux-mêmes, que l'autre, peut-être, n'en souffrira, détermine entre les époux la réconciliation finale. L'auteur aime à saisir ainsi les jeux cachés de l'intérêt et nos inconsciences naïves. Il sait que l'homme n'est qu'un enfant qui, pour se gonfler de grands mots, n'en est pas moins le jouet de petits sentiments et de petites circonstances. D'un léger coup d'épingle, d'un mot qui n'a l'air de rien, il s'amuse à nous dégonfler, gentiment, sans faire de mal. Et c'est d'un art très personnel, comme aussi la façon qu'il a de faire une pièce avec de menues choses, mais si bien choisies, avec des bouts de scènes juxtaposés, mais dont l'apparent désordre constitue néanmoins un ensemble cohérent et vivant.

Ajoutons que cette jolie pièce de Sacha Guitry, Sacha Guitry la joue chez M. Sacha Guitry lui-même (je veux dire que le décor représente sa villa); qu'on y voit figurer son boy annamite et son chien; et que des rôles principaux au tout petit rôle de la femme de chambre (M^{lle} Susane Bérusse, d'une gentille et piquante aisance), l'interprétation en est excellente; puisque M. Sacha Guitry c'est la drôle et précise désinvolture, la jeune bonhomie et qui sait s'attendrir, puisque M^{me} Charlotte Lysès analyse nettement, et si finement, son personnage de Françoise, que M^{lle} Jane Renouard apporte à son flirt une élégante et souple adresse, que M. Pierre de Guingand, Chérubin sportif, tient agréablement son rôle d'ingénu timide et hardi; que M. Noblet nous dessine avec une verve divertissante et la plus experte sûreté la figure d'un boulevardier quinquagénaire et malchanceux en amour, et MM. Baron et Gildès, d'un trait comique, les deux silhouettes d'un maire et d'un docteur paysans. LÉON MORRIS.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

CLXXXVII

SUITE ET FIN DES VARIATIONS SUR LE SNOBISME (1)

Au psychologue de l'art musical,
M. Lionel Dauriac.

Comment le *philistin* s'est fait *snob*?

Il faudrait, pour buriner la métamorphose, le trait mordant d'un La Fontaine ou de son admirateur français, Stendhal, le dilettante, qui signait *Arrigo Beyle, Milanese*... Toujours est-il qu'un beau matin, si ce n'est un beau soir, le bourgeois de la veille entend proclamer « chef-d'œuvre incompris » ce qu'il regardait, jusque-là, comme l'abomination de la désolation; dans une rumeur aussi vague que « l'état » de sa pauvre âme, il perçoit ces mots répétés : « On a dit cela d'Eugène Delacroix, d'Honoré Daumier, de Corot, de Manet... » Et les enchères montent toujours.

Alors, un raisonnement semble impérieux : Nous avons méconnu d'authentiques génies; si nous allions faillir encore? Et la crainte de méconnaître conduit à tout admirer. En avant, toujours en avant! Prenons le dernier train, poussons le dernier cri, frappons sur le premier clou (qui sera si vite chassé par un autre, qu'il faudrait prévoir)... Attention! Puisque la « dernière manière » de Rembrandt van Ryn est prodigieuse (du moins, on nous le dit), admirons de confiance toutes les dernières lueurs mourantes de Carrière; puisque le bloc de Michel-Ange est le sommet de la statuaire, exaltons d'emblée les vertiges les plus enveloppés de Rodin; puisque les *ultima verba* du dieu Beethoven sont, décidément, ses chefs-d'œuvre et le chef-d'œuvre éperdu de l'art instrumental, applaudissons à faire craquer nos gants les symphonies les plus abracadabrantes ou le plus mystificateur des murmures... Qui sait? Mais sait-on jamais? Et c'est l'état d'âme qui règne aux Indépendants, à la S. M. I., au Salon d'Automne, en tous les cénacles. On n'a plus d'autre crainte que de paraître arriéré... N'est-ce pas faire vraiment trop d'honneur aux baigneuses cagneuses de Cézanne, inspiratrices de M. Matisse? En musique, de même... mais ne contrarions personne!

Oui, tel est l'état d'âme du snob intellectuel, qui raisonne. Ils sont loin de raisonner tous. Nos bons moutons de Panurge suivent le berger. Il y a toujours bien quelque chef des parures subtiles ou des odeurs suaves... Ce

(1) Voir le *Méneestrel* du samedi 27 décembre 1913, p. 411.

n'est pas pour rien que les hortensias sont devenus bleus. Il y a beaucoup du courtisan d'autrefois dans le snob d'aujourd'hui :

Je définis la Cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître!
On dirait qu'un esprit anime mille corps;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts...

Relisez le début et la fin dans les *Fables* du bonhomme, livre VIII, 14 : *les Obsèques de la Lionne*... Pour revenir à notre affaire, il y a le snob aventureux, qui s'embarque ostensiblement pour toutes les Cythères; il y a le snob honteux, qui semble hésiter, qui ne vient, comme repentant, qu'à la nouveauté fanée... L'un péroré, l'autre écoute; il découvre le maître César Franck quand Debussy, déjà, nous paraît classique; et l'innovation d'avant-hier l'empêche de dormir... Affaire de tempéraments!

Snobs, ô mes amis! que je vous plains! N'avoir jamais le courage de votre opinion, si vous en avez une, encore moins de votre plaisir; toujours affecter des sentiments, sans en avoir aucun; vous croire sans trêve obligés d'adorer ce qui paraît « rare » ou « fort », — cahotés, ballottés, incertains, perpétuellement écouteurs, à toute porte, et n'osant plus l'aveu d'une secrète sympathie pour un *air* ancien, *vieux comme Hérold!*

Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers!

Poltrons élégants, que vous êtes à plaindre! Et votre couardise, qui s'observe, a quelque chose d'héroïque. Dans la vie, encore plus qu'au théâtre, il est si difficile de savoir *écouter!* Le rôle est semé de faux pas: il faut déjouer les pièges, éviter les gaffes, deviner l'ironie, laisser à nos aîeux bons enfants la candeur de vanter l'*Ernest* de Praxitèle ou de prendre ouvertement le Pirée pour un homme... Le snobisme bien pratiqué n'est pas une sinécure. Le snobisme est un corollaire, j'allais écrire une caricature, de notre éducation musicale (qui fut si rapide, après avoir été si lente) et l'inévitable parasite d'une merveilleuse floraison.

Trop de fleurs! Les abeilles surmenées, les frelons bourdonnent. Trop de mets succulents! Peut-on les assimiler tous? Après Berlioz, Wagner; et Gluck, et Mozart, et Beethoven! Avec César Franck, Bach ressuscite, et Monteverdi! Que faire? Il faut lâcher Richard Strauss pour Claude Debussy, l'éclat pour l'estompe, l'outrance pour la mesure, le *kolossal* pour le lilliputien, le *bloc* de Michel-Ange pour la *miette* de Cellini, le vin violent pour le filet d'eau fraîche... Il faut enrubanner promptement chacun des poncifs nouveaux.. L'obscurité la plus mallarméenne a fait place aux crises de purisme : écoutons vite Mozart, Anatole France et Racine; rapprochons Ingres et Manet; ranimons Couperin le Grand et nos petits clavecinistes poudrés; pâmons-nous, pendant qu'il en est temps encore, devant les Primitifs français ou les instruments anciens. Non, vraiment, ce n'est pas une sinécure...

Le théâtre le cède à la symphonie, la symphonie à la musique de chambre; Wagner déclinerait-il? Déjà? — *Parsifal* se découvre des longueurs, et le philtre de *Tristan* perd de son empire: exaltons dorénavant la *musicalité* de l'art pur! Efforçons-nous surtout, mes amis, de ne plus jamais prendre un crépuscule pour une aurore... Le snobisme est une indigestion souriante, qui multiplie les sorbets pour conserver belle contenance entre beaux convives... *Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis?*

Un instant de conviction pourrait tout gâter... Aux concours du Conservatoire (où il faut être vu), quel malheur public si le *naturel*, qui revient parfois à toute bride, allait s'enthousiasmer pour un grand air de Meyerbeer qu'un programme facétieux attribuerait au vieil Haendel! Il faut crier bien haut, désormais, que Gluck ne serait rien sans Rameau, sourire en plein surmenage, ne plus hurler avec les loups wagnériens, juger d'emblée l'*écriture* des morceaux et la *technique* des concurrents, deviner le *ton* du morceau déchiffré sur les lèvres complaisantes d'un voisin discret: les plus élémentaires devoirs du snobisme apparaissent aussi variés que nombreux. Qui nous donnera le « petit manuel d'art à l'usage des snobs »? Jean Dolent n'est plus...

A son tour, le snobisme engendre une contre-affectation d'indépendance: à Rome, le plus lettré des avocats flattait les vieux juges en paraissant ignorer, dans ses *Verrines*, jusqu'aux noms des plus grands sculpteurs grecs; l'anti-snob est revenu de tout sans y être jamais allé; volontiers, il se dirait bourgeois: *Pelléas et Mélisande* ou le *Sacre du Printemps* lui redonnent du goût pour Boïeldieu. Toute influence étrangère lui fait peur: il oublierait, pour un peu, tout ce que nous devons à la musique allemande d'enseignements et de nobles joies; il n'aperçoit partout que décadence et décadents; il brûle, à sa façon, ce qu'il adorait la veille et craint surtout le vent d'est. « Richard Wagner, grand homme et peu wagnérien », ne l'épouvante plus: c'est de l'histoire ancienne; mais la rayonnante sublimité de *Parsifal* n'approche pas sans lui procurer quelques

éblouissements... Volontiers, il rééditerait les premières objections françaises du dimanche 30 juillet 1882, à Bayreuth, qui croyaient apercevoir dans le drame sacré de *Parsifal* et dans son incommensurable prélude la fervente sénilité du génie. Respectons une telle liberté d'esprit, car elle relève du courage, et le courage est admirable; mais l'anti-snob ne rejoint-il pas le snobisme, en affichant cette « peur de l'emphase »?

Cependant, nos chers bons snobs infatigables glissent dans toutes les ornières nouvelles, emboîtent le pas, regardent obliquement le costume de l'opinion, suivent la haute mode en paraissant la conduire; et leur piété pharisienne ou pharisaïque ne manifeste point d'autre appréhension que de rater le dernier bateau qui part pour la dernière Toison d'or! Le snobisme, en dernière analyse, est une hypocrisie qui se veut supérieure à la trivialité de la franchise, une belle révérence que la légèreté française accorde à la majesté du grand art; comme toute hypocrisie, c'est un « hommage » que le vice insouciant rend à l'ennui de la vertu; c'est une contrainte cérémonieuse; et même ses bienfaits ne seraient pas illusoires, si Pascal ne se moque point quand il nous recommande de joindre les mains pour provoquer la prière...

Aussi bien, sans être signée de Pascal, la préface militante du onzième de nos Salons d'Automne avouait l'utilité du snobisme, et les bienfaits de l'habitude, et les humbles routes par où le progrès avance: « Ils ont appris à prononcer le nom de Wagner avec respect, à payer cher pour entendre sa musique; ils savent qu'ils *doivent* être profondément charmés; et, alors, ils se prêtent, ils font effort, ils se montent le coup, ils s'appliquent. C'est du *snobisme*? Soit, si vous voulez! Mais voici le miracle: ils s'y font peu à peu, ils deviennent peu à peu plus capables de le goûter; leur pauvre oreille s'éduque; et, par éclairs, ils commencent à sentir quelque émotion vraie; et puis, à côté d'eux, ils ont leurs enfants qui, pris à temps, formés par le génie du Maître, deviennent, eux, de vrais wagnériens. Et, déjà, l'on ne discute plus, et le niveau de l'humanité a monté d'un cran. » Tant mieux si le charme opère... Et que le miraculeux *Parsifal* les touche de sa sainte lance!

Au snob qui demande impatiemment: « Faut-il trouver ça beau? », la prudence d'un sage a répondu: « Je ne sais pas encore ».

(Fin.)

RAYMOND BOUYER.

P.-S. — A propos des « images » inspirées par Schumann, un *Chartiste* de nos amis nous fait observer qu'au moyen âge, *ymagier* signifiait sculpteur. Dont acte, et transmis à l'*enlumineur* Mossa!

— Parmi les centenaires de 1913, nous avons omis très involontairement Charles-Valentin Alkan (1813-1888), le romantique dont nous avons déjà parlé en 1903, ici même, à propos du *Festin d'Esopé*, qui servait, cette année-là, de morceau de concours à la séance de piano (femmes). R. B.

MONUMENT MASSENET

Les dix-neuf premières listes de souscription du *Figaro* pour le monument à élever à Massenet donnent, au 22 janvier, un total de 61.812 fr. 20. Dans ce total se trouve comprise une partie des sommes versées au *Ménestrel*.

Les souscriptions continuent à être reçues à Paris au *Figaro*, 26, rue Drouot, et au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne.

REVUE DES GRANDS CONCERTS

CONCERTS-COLONNE. — M. Gabriel Pierné avait inscrit à son programme deux ouvrages dont c'était la première audition, *Sauge fleurie* de M. Vincent d'Indy; œuvre écrite en 1884 et déjà exécutée dans plusieurs concerts symphoniques, et *L'Etrangère*, de M. Max d'Ollone, drame lyrique dont le premier tableau a été seul présenté au public. Il est, dans son ensemble, d'une pâte musicale agréable et séduisante. Les idées y sont abondantes et ne manquent ni d'expression, ni de tenue. Elles sont mises en valeur par une orchestration pleine de vie sans bruyantes exagérations ni renforcements excessifs. La mélodie de M. Max d'Ollone rappelle parfois la ligne pure de Massenet; elle se fond remarquablement avec une harmonie dense, mais sans lourdeur ni surcharges. Ce tableau, qui nous fait assister aux adieux d'un héros et de l'Etrangère, pourrait s'appeler un paysage évocateur d'idées psychologiques; c'est une sorte de poème symphonique avec solistes récitant. M^{lle} Jane Hatto a été très émouvante par le naturel et la simplicité de sa diction; M. A. Lheureux lui donnait la réplique et s'est montré bon artiste malgré un léger défaut de fluidité dans la voix. L'assistance a bien accueilli ce fragment qu'il est difficile de classer soit dans le genre dramatique, soit dans le genre symphonique. M^{lle} Blanche Selva s'est fait bien des fois applaudir et rappeler dans le concerto en ré mineur de Bach. Pour mieux dire, cette pianiste éminemment musicienne a su, par un mode d'interprétation que l'on ne saurait trop louer, mettre en relief toutes les beautés du